

NICK TOSCHES

*Réserve ta dernière danse  
pour Satan*

Traduit de l'anglais par  
HÉLÈNE FRAPPAT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

TITRE ORIGINAL

*Save the Last Dance for Satan*

Cet ouvrage est issu d'un article paru dans *Vanity Fair* en décembre 2002, sous le titre "Hipsters and Hoodlums". Il a ensuite été publié par Kicks Books à New York en 2011.

© Robert Maxwell pour la photographie de couverture.

© Nick Tosches, Inc.

© Éditions Allia, Paris, 2012.

*En mémoire de Big Barney Baker,  
Qui écoutait beaucoup, et parlait peu.*



*Des pièces qui tintent à l'intérieur du grand  
juke-box incandescent en bakélite.  
Une avalanche de pièces s'abattant  
dans la rue depuis une fenêtre au neuvième étage.  
Oui, c'était une grande époque.*



C'ÉTAIT une grande époque, on l'aura compris.

“Enfin bon, ce personnage, ce voyou de disc-jockey de Chicago, se retrouve finalement à travailler à New York. On a ce disque, un joli petit disque. Il faut mettre le disque. On est en 1962, quelque chose comme ça. Une époque où on est payé pour passer le disque. C'était ça, la promotion. Une centaine, quelques centaines de dollars. Cinq cents, mille copies du disque qu'ils pouvaient aller vendre dans les magasins.

“Et donc ce disc-jockey, on dirait un nain ce type, il doit faire à peu près un mètre trente, j'imagine qu'il se prend pour un vrai dur. Il empoche l'argent, mais il ne passe pas le disque. À la place, il passe à l'antenne et dit: 'Je vais casser ce nouveau disque.' Et alors il le casse – je veux dire, il le casse *vraiment*; il le brise en morceaux – et dit: 'Je ne passerais pas ce disque, même si ma mère me l'avait donné.' Comme je disais, je suppose que ce petit con se prend pour quelqu'un. Peut-être que toute cette merde de mauviette qui se la joue gros dur de Chicago lui est montée à la tête. De toute façon, c'était fini Chicago. Là, on était à New York.”

On disait que Hyman Weiss, le juif roumain qui avait créé Old Town Records dans les vestiaires du Triboro Theatre à Harlem en 1954, avait choisi de donner ce nom à son label parce que son frère et partenaire, Sam Weiss, travaillait pour une usine de papier à Brooklyn qui s'appelait Old Town et avait un stock de papier à lettres avec ce nom en guise d'en-tête.

Hymie se souvient de la première chose qu'il a faite avec "un type du nom de Cherokee". Il se rappelle avoir vendu à ce Cherokee "une voiture qu'il fallait pousser en pente pour la faire démarrer".

Old Town a survécu grâce à des groupes noirs de doo-wop, comme les Solitaires, qui avaient rencontré un succès local dans le triangle d'or nord-est de New York-Newark-Philadelphie, et allaient prospérer par la suite avec les tubes nationaux d'Arthur Prysock – le préféré de Hy – et des Earls, un groupe blanc de doo-wop issu du Bronx. Moins d'un an après la création d'Old Town Records, Hy a déménagé dans un vrai bureau, plus bas sur la Septième Avenue, et s'est installé en 1958 au numéro 1697 de Broadway, connu plus tard comme l'immeuble du Ed Sullivan Theater, juste au-dessus de la rue de la cathédrale du milieu de la musique, le Brill Building, situé

au 1619 de Broadway, à l'angle sud-ouest de la Quarante-neuvième Rue.

Après le geste d'insolence du disc-jockey de Chicago, Hy Weiss a organisé une rencontre dans le bureau d'Old Town, au neuvième étage. Le disque n'appartenait pas au label de Hy, qui intervenait seulement comme intermédiaire pour les parties lésées. Était également présent Carmine De Noia, un bookmaker de Broadway qui était proche du milieu de la musique.

Carmine était un homme imposant. Ses amis le surnommaient Wassel, à cause de sa manière de marcher à grands pas, portant son poids prodigieux dans ce qui n'était ni un dandinement ni une précipitation, mais un *wassel*. D'après une autre source, ce surnom provenait de la manière dont, enfant, il avait prononcé le mot "vaurien".

Son père, qui s'appelait aussi Carmine De Noia mais était plus connu sous le nom de Jarine, était un mangeur pantagruélique qui a servi de modèle au personnage du glouton de Broadway, Nicely-Nicely Jones, dans le recueil de nouvelles *Guys and Dolls* publié en 1931 par Damon Runyon.

"Il m'arrivait de les aider", raconte Wassel, pas moins imposant aujourd'hui – on est en l'an 2000 –, à l'âge de soixante-dix-neuf ans,

qu'il ne l'était autrefois. "Tu vois, j'étais le seul Italien sur Broadway et personne ne me racontait de conneries. Je respectais tout le monde, et personne n'aurait essayé de m'arnaquer parce que je ne volais personne."

"Hy entre dans l'autre pièce", raconte Wassel avec un petit rire, sa mémoire vagabonde repensant aux quarante années écoulées, la voix profonde, sonore, d'une gaieté désarmante. "Et donc arrive ce disc-jockey. Et moi je le regarde, et on aurait vraiment dit un petit nain. J'ouvre grand la fenêtre, l'attrape, le retourne et le secoue à l'extérieur en le tenant par les chevilles. Neuvième étage. Toutes les pièces de monnaie dégringolent de ses poches. Des amis à moi les ont ramassées."

Le disc-jockey a mis le disque lors de son passage suivant à l'antenne, et il a continué à le programmer. Mais quand même, il n'a pas tardé à rentrer à Chicago.

"Il a nié que ça ait eu lieu", dit Wassel. "Des types lui ont posé la question. Il a nié. J'ai dit: 'Laissez-le nier. C'est bon. Laissez-le nier.'"

"Tu vois, raconte un autre vieux de la vieille, en fait, le problème, c'est pas que le type refusait de passer le disque. C'est qu'il a empêché l'argent, et *ensuite* n'a pas passé le disque. C'était pas un mec fiable."

“C’est pareil à notre époque, beaucoup de types bidons.”

“Ouais, dit Wassel. Je me souviens, il y avait cette chanson qui me plaisait” – la chanson, c’était “All Right, OK, You Win”, enregistrée en 1955 par Ella Johnson, qui chantait dans le groupe de rhythm’n’blues de son frère Buddy Johnson – “et Sid Weiss” – un auteur-compositeur, aucun rapport avec Hy – “me l’a vendue. Et qu’est-ce que j’allais en faire maintenant? L’accrocher au mur? Je connais rien à l’édition.”

Wassel a reçu un coup de téléphone d’un éditeur de chansons dont le nom s’est perdu avec les années.

“Tu t’appelles Wassel?”

“Ouais.”

“T’as une chanson qu’on veut.”

“Je veux pas d’ennuis.”

“On veut la chanson.”

Wassel a enroulé un bout de tuyau dans un journal. “Je suis monté le trouver, et le type était un vrai méchant. S’il m’avait parlé gentiment, je la lui aurais donnée. Je m’en foutais; je connaissais rien à l’édition. Et donc, je suis monté là-haut. Ce type est assis à son bureau, les pieds sur la table.”

“Écoute, a dit Wassel, qu’est-ce que tu veux?”

“Tu sais très bien ce que je veux. Contentement de me filer la chanson.”

Wassel l’a regardé. “J’ai dit : ‘La voilà.’ J’ai dégainé le tuyau. Et j’ai tout cassé. Le bureau, tout.”

Le type soi-disant malin l’aurait demandée gentiment, il l’aurait reçue sa chanson. Mais, comme dit Wassel, “il essayait de me racketter”.

Tout le monde essayait de racketter tout le monde. Chez les Juifs qui étaient à la tête du milieu de la musique, c’était trahison sur trahison à l’intérieur même de la synagogue. “À chaque fois que des types se pointaient dans le bureau de Hy Weiss, c’était pour du racket. ‘Hé mec, t’as pas du pain.’ Et moi, j’étais là, et je disais : ‘Écoute, c’est pas une épicerie ici. Je veux dire, ça ressemble à une épicerie ici? C’est pas une épicerie.’ Un type a sorti un couteau. Je m’en foutais. J’étais violent à l’époque. Mais on essayait de gagner notre vie ; c’est tout ce qu’on voulait.”

Et puis il y a eu le jour où il a été convoqué au Brill Building, dans le bureau de la maison d’édition musicale de Benny Goodman, qui était dirigée par deux frères du défunt Benny, Gene et Harry. Un gamin qui jouait avec les Fiestas, un groupe qui enregistrait pour Hy Weiss, était en train de chercher à obtenir des frères un relevé

de droits d'auteur dû depuis longtemps. Le gamin avait plaqué un des frères contre le mur et le menaçait avec une bouteille de Coca-Cola cassée contre sa gorge, quand Wassel est arrivé.

“J’ai arraché la bouteille de Coca cassée des mains du gosse, je l’ai plantée comme une lame de couteau sur le bureau du type. ‘Paie-lui ses droits d’auteur.’”

Le fric, le fric, le fric – “Money Honey”<sup>1</sup>, comme dans la chanson des Drifters en 1953 – constamment, le fric.

Quand un jeune chanteur attendait d’être payé, Wassel convoquait le gonif<sup>2</sup> qui lui devait de l’argent.

“Je m’assois dessus”, a dit le gonif quand Wassel a demandé à ce que le gamin reçoive son dû.

“Ecoute, enfoiré de Juif, si tu t’assois dessus, tu vas t’asseoir sur trois trous.”

“C’est-à-dire?”

“Je vais te tirer dessus pour t’en perforer deux nouveaux.”

Oui, le fric, le fric, le fric.

Il fallait gérer des opérations de contrefaçons de disques. Wassel se souvient de quatre boulots

1. “Fric chéri”. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. “Escroc” en yiddish.

dans le genre : un sur Ditmars Boulevard à Astoria ; un à Newark ; un à Brooklyn ; un autre dans un endroit qu'il a oublié.

“Le boulot à Brooklyn, c'était quelque chose. Ils avaient ce chien de garde vraiment vicieux. Et donc tous les jours, j'y allais pour le nourrir. Finalement, je m'imagine que le chien m'aime bien, je lui tire dessus, je rentre avec une bande d'autres types, et je saccage le local. On restait là à traîner en attendant d'être arrêtés. Tu vois, on avait les preuves, tout ce truc de pressage qu'on avait démoli, et on savait que personne n'engagerait de poursuites, l'affaire serait classée direct.”

Oui, le fric, le fric. Mais pas toujours un gros butin. Des hommes comme Wassel, à l'époque, étaient payés pour s'occuper de la promotion ; et, comme des disc-jockeys récalcitrants et d'autres types se mirent à jouer aux durs, ils étaient assez efficaces dans ce boulot. Mais la promotion incluait aussi une série plus vaste et agréable, quoique souvent clandestine, de tâches qui ne se limitaient pas au milieu des petites maisons de disques “bâtardes”. À cette époque, Columbia, l'une des plus grandes et plus anciennes majors, faisait appel en interne à un “agent de promotion” pour suivre un jeune homme d'une vingtaine d'années appartenant

aux chanteurs pop de la Columbia qui avaient le plus de succès. Le suivre relevait d'une forme secrète d'assurance, du point de vue des relations publiques.

Je demande à Wassel ce qu'il entend exactement par là.

“Tu vois ce que je veux dire. S'assurer qu'il évitait les *mauvaises* personnes, les *mauvais* endroits.”

Je ne comprends toujours pas.

“Tu vois ce que je veux dire.”

Je ne vois pas. Est-ce que le chanteur fréquentait la Mafia ?

Il me lance un regard qui a l'air de dire : je parle des mauvaises personnes, des mauvais endroits.

“Ils voulaient s'assurer que personne ne le surprendrait avec une bite dans la bouche.”

Hy Weiss, devenu un vieil homme frêle et charmant, avait été videur dans un White Rose bar quand il était jeune et on faisait occasionnellement appel à lui pour aider un ami dans des entreprises promotionnelles. Un matin, il reçut un coup de téléphone d'un homme qui dirigeait avec sa femme une des premières compagnies de rythm'n'blues. Le couple avait des ennuis avec un distributeur avec lequel il s'était engagé à partager des bureaux dans son

immeuble sur la Dixième Avenue, et il n'arrivait pas à le mettre dehors.

“Retrouve-moi à sept heures du matin”, il dit à Hy, en entendant par là samedi matin.

“Ok, pour quoi faire?”

“Tu verras sur place.”

“T'es sûr que c'est important?”

“Absolument.”

Hy arrive tôt le samedi matin. Il trouve le type, qui brandit un gros bidon métallique.

“J'ai du gaz.”

“Qu'est-ce que tu vas faire avec ce gaz?”

“Je vais mettre le feu à l'immeuble.”

Une pause. “Je ne cuisine pas le samedi.”

C'est le jour du sabbat.